

tout un problème sociétal



Prévention primaire et tertiaire, des initiatives encourageantes

Début 2023, l'Inami dénombrait près d'un demi-million de Belges (485 435) en invalidité, c'est-à-dire en arrêt de travail pour maladie depuis plus d'un an. Plus d'un tiers de ces malades « longue durée » souffrent de troubles de la santé mentale. Le burn-out et la dépression sont responsables de près d'un quart des incapacités de longue durée.

« Le burn-out, dont on parle depuis les années 70, est malheureusement devenu un concept, on considère aujourd'hui que toute souffrance au travail est liée à un terme générique qui serait le burn-out, déplore le Dr Pierre Firket, médecin directeur de la Clinique du travail. C'est devenu un mot-valise. Le gros danger, c'est qu'on est en train de dénaturer le concept de burn-out qui est un concept très intime dans le sens où il s'agit avant tout d'une blessure narcissique. Aujourd'hui, on utilise le burn-out pour toute une série de profils de personnalité qui peuvent s'exprimer au travail, par exemple des personnes qui ont des difficultés relationnelles. Être déprimé, être harcelé moralement, être traumatisé par un incident critique, c'est grave mais le burn-out a quelque chose d'intrinsèque ».

Dans plusieurs secteurs (hôpitaux, banques, fonction publique), des trajets sont mis en place au niveau de la prévention tertiaire (aider les gens à retourner au travail) et au niveau de la prévention primaire (éviter de tomber malade). « Il y a des choses qui bougent. Le retour au travail fait l'objet de préoccupations du monde de l'entreprise avec des propositions faites pour faciliter le retour, des accompagnements, des possibilités de réinsertion professionnelle... Je crois dans ces mesures car je vois des gens qui recommencent à travailler dans de bonnes conditions... Mais l'inverse est vrai aussi... », note le Dr Firket.

Dr Firket : « Les travailleurs en souffrance sont des lanceurs d'alerte »

À la Clinique du travail, dirigée par Pierre Firket, médecins et psychologues tentent de comprendre ce qui provoque la souffrance au travail.

Le CITES Clinique du travail est un service extra-hospitalier d'ISoSI à Liège, il a pour mission la prévention et la promotion de la santé mentale.

« La Clinique du travail suit des personnes qui éprouvent des difficultés à concilier les contraintes du travail avec leur désir de bien travailler, c'est le dilemme aujourd'hui, précise le Dr Pierre Firket, directeur de la Clinique du travail et professeur émérite à la Faculté de médecine ULiège. On n'est pas là pour soigner, on est plutôt un laboratoire car on essaie de comprendre pourquoi il y a de la souffrance au travail ».

Et le malade, bien souvent, n'est pas celui que l'on croit, affirme celui qui est aussi professeur émérite à la faculté de médecine de l'ULiège. « Les gens qui sont en

souffrance au travail sont des lanceurs d'alerte, des gens qui voient clair et pointent les dysfonctionnements au travail ».

Souffrance éthique

Pour le médecin, la souffrance au travail est principalement une souffrance éthique. « On peut être en difficulté à son travail quand les contraintes deviennent insurmontables, avec des objectifs impossibles à atteindre, des moyens limités... La souffrance éthique, c'est plus que cela, elle se manifeste quand on est obligé de mal travailler. Il y a quelque chose de l'ordre de la qualité, du travail bien fait qui devient impossible. Les travailleurs du secteur des soins, de l'aide à la jeunesse, de la petite enfance ne disent pas autre chose quand ils descendent dans la rue pour exprimer leur mal-être, leur souffrance au travail. Plus perfide que cela, à un moment, on demande aux personnes de mal travailler. On dit à une technicienne de surface de

balayer les crasses sous le tapis, à une infirmière de faire une toilette à moitié... »

Pourquoi le travail paraît-il plus pénible aujourd'hui ? « Là où le travail demandait un effort et que cet effort procurait une certaine satisfaction, aujourd'hui l'effort n'est plus récompensé. Il y a plus qu'une perte de sens, quelque chose de très intime, de l'ordre de l'identité c'est-à-dire être dans l'incapacité de s'accomplir dans ce pourquoi on s'imaginait s'épanouir. C'est grave et c'est lié à des modes organisationnels qui sont dépendants du système capitaliste où depuis 40 ans, on est dans la performance, avec des objectifs de rendement pour l'actionnariat. On est dans des logiques comptables, on mesure tout, on quantifie tout... ».

La tension entre le travail réel et le travail prescrit (mesurable, quantifiable) contribue au mal-être du travailleur, avance le Dr Firket qui dénonce dans la foulée la tyrannie des chiffres.

« Croire que le travail peut se réduire à une quantité est complètement faux : en regard du travail prescrit, il y a le travail réel, c'est-à-dire ce que l'on fait avec notre intelligence, notre expérience, notre respect de l'autre, de soi-même... bref toutes les qualités nécessaires pour bien travailler. Quand il y a négation du travail réel puisque l'on n'évalue que la quantité, les gens finissent par s'effondrer... ».

Le chef de la Clinique du travail juge la situation préoccupante : « il y a beaucoup d'indicateurs qui sont au rouge, dont les 400 000 personnes en invalidité, qui indiquent clairement que l'on est arrivé au bout d'un système. La problématique de la souffrance au travail s'étend comme une épidémie. Il y a des choses positives qui se mettent en place notamment pour faciliter le retour au travail mais cela ne suffira pas. Il est indispensable de mener une réflexion en profondeur sur ce qu'est le travail aujourd'hui ». C.A.D.